Lycée Eugène Delacroix

5 rue Pierre et Marie Curie

94700 Maisons-Alfort

01 45 18 32 74

Epreuves anticipées de Français

Pour le baccalauréat 2022

Récapitulatif des œuvres et textes étudiés

Classe 109

(Année 2020-2021)

**I la littérature d’idées du XVIe au XVIIIe siècle**

*Les fables* de La Fontaine, livre VII à XI

**Analyses linéaires :**

1) ***Les animaux malades de la Peste***, VII, 1, vers 15 à 64.

2) ***La laitière et le pot au lait***, VII, 10, vers 1 à 29.

3) ***L’homme et la couleuvre***, X, 1 vers 51 à 90.

**Parcours de lecture : imagination et pensée au XVIIème siècle**

4) Pascal, **Pensées** : Imagination

De « C’est cette partie dominante » à « l’une les couvrant de gloire, l’autre de honte ».

**Lectures cursives :**

H.G Wells, **L’île du docteur Moreau** (1896)

David Garnett, **La femme changée en renard** (1922)

Joy Sorman : **La peau de l’ours** (2014)

**II Le roman et le récit du Moyen Âge au XXIe siècle**

*La Princesse de Clèves*, 1678, Madame de Lafayette.

**Analyses linéaires :**

5) ***L’apparition de Melle de Chartes à la cour***

De « Il parut alors une beauté à la cour » à « Et il en fut surpris avec raison ».

6) ***La rencontre au bal***

De « Elle passa tout le jour des fiançailles » à « Je ne devine pas si bien que vous ne pensez. »

7) ***La dernière entrevue***

De « Je crois devoir » à « ne vous pas rebuter ».

**Parcours de lecture : individu, morale et société**

8) Marguerite Duras, ***L’Amant,*** 1984

De « L’homme élégant est descendu de la limousine » à « et les mettre dans l’auto noire ».

**Lecture cursive :**

Albert Camus, **L’étranger** (1942

**III Le théâtre du XVIIe siècle au XXIe siècle**

*Juste la fin du monde*, Jean-Luc Lagarce, 1990

**Analyses linéaires :**

9) Prologue.

10) Ière partie, scène 3 : ***tirade de Suzanne***

De « J’habite toujours ici avec elle » à « tu dois pouvoir comprendre cela ».

11) 2ème partie, scène 3 : ***tirade d’Antoine***

De « Et lorsque tu es parti, lorsque tu nous as quittés » à « le ressentiment contre moi-même ».

**Lectures cursives :**

1) Bernard-Marie Koltès, **Retour au désert** (1988).

2) Wajdi Mouawad, **Tous des oiseaux** (2017).

**IV La Poésie du XIXème siècle au XXIème siècle**

*Les Fleurs du Mal*, Charles Baudelaire (1861)

**Analyses linéaires :**

12) **Spleen LXXVIII**, « Quand le ciel bas et lourd »

« Spleen et Idéal ».

13) **A une passante**, XCIII

« Tableaux parisiens ».

Compte-tenu des difficultés posées par la situation sanitaire, il n’a pas été possible d’envisager d’autres textes pour l’analyse linéaire. Il n’a pas été possible non plus de proposer une ou des lectures cursives pour cet objet d’étude.

**Programme de grammaire** : ont été étudiées avec la classe

* L’organisation de la phrase (phrase simple et phrase complexe ; proposition principale et proposition subordonnée).
* Les propositions subordonnées relatives.
* Les propositions complétives (propositions subordonnées complément d’objet ; interrogatives indirectes).
* Les propositions subordonnées circonstancielles (temporelles, causales, consécutives, concessives, conditionnelles, finales, comparatives).
* L’interrogation directe et indirecte.

La littérature d’idées du XVIe au XVIIIe siècle

***Les fables*** de La Fontaine, livre VII à XI

**Texte 1 : « LES ANIMAUX MALADES DE LA PESTE » *Les Fables* (1678)**

**Livre VII, 1. Du vers 15 au vers 64.**

Un mal qui répand la terreur,

Mal que le Ciel en sa fureur

Inventa pour punir les crimes de la terre,

La Peste [puisqu'il faut l'appeler par son nom]

Capable d'enrichir en un jour l'Achéron,

Faisait aux animaux la guerre.

Ils ne mouraient pas tous, mais tous étaient frappés :

On n'en voyait point d'occupés

A chercher le soutien d'une mourante vie ;

Nul mets n'excitait leur envie ;

Ni Loups ni Renards n'épiaient

La douce et l'innocente proie.

Les Tourterelles se fuyaient :

Plus d'amour, partant plus de joie.

Le Lion tint conseil, et dit : Mes chers amis,

Je crois que le Ciel a permis

Pour nos péchés cette infortune ;

Que le plus coupable de nous

Se sacrifie aux traits du céleste courroux,

Peut-être il obtiendra la guérison commune.

L'histoire nous apprend qu'en de tels accidents

On fait de pareils dévouements :

Ne nous flattons donc point ; voyons sans indulgence

L'état de notre conscience.

Pour moi, satisfaisant mes appétits gloutons

J'ai dévoré force moutons.

Que m'avaient-ils fait ? Nulle offense :

Même il m'est arrivé quelquefois de manger

Le Berger.

Je me dévouerai donc, s'il le faut ; mais je pense

Qu'il est bon que chacun s'accuse ainsi que moi :

Car on doit souhaiter selon toute justice

Que le plus coupable périsse.

- Sire, dit le Renard, vous êtes trop bon Roi ;

Vos scrupules font voir trop de délicatesse ;

Et bien, manger moutons, canaille, sotte espèce,

Est-ce un péché ? Non, non. Vous leur fîtes Seigneur

En les croquant beaucoup d'honneur.

Et quant au Berger l'on peut dire

Qu'il était digne de tous maux,

Etant de ces gens-là qui sur les animaux

Se font un chimérique empire.

Ainsi dit le Renard, et flatteurs d'applaudir.

On n'osa trop approfondir

Du Tigre, ni de l'Ours, ni des autres puissances,

Les moins pardonnables offenses.

Tous les gens querelleurs, jusqu'aux simples mâtins,

Au dire de chacun, étaient de petits saints.

L'Ane vint à son tour et dit : J'ai souvenance

Qu'en un pré de Moines passant,

La faim, l'occasion, l'herbe tendre, et je pense

Quelque diable aussi me poussant,

Je tondis de ce pré la largeur de ma langue.

Je n'en avais nul droit, puisqu'il faut parler net.

A ces mots on cria haro sur le baudet.

Un Loup quelque peu clerc prouva par sa harangue

Qu'il fallait dévouer ce maudit animal,

Ce pelé, ce galeux, d'où venait tout leur mal.

Sa peccadille fut jugée un cas pendable.

Manger l'herbe d'autrui ! quel crime abominable !

Rien que la mort n'était capable

D'expier son forfait : on le lui fit bien voir.

Selon que vous serez puissant ou misérable,

Les jugements de cour vous rendront blanc ou noir

**Texte 2 : « LA LAITIERE ET LE POT AU LAIT » *Les Fables* (1678)**

**Livre VII, 9. Du vers 1 au vers 29**

Perrette, sur sa tête ayant un Pot au lait

Bien posé sur un coussinet,

Prétendait arriver sans encombre à la ville.

Légère et court vêtue elle allait à grands pas ;

Ayant mis ce jour-là pour être plus agile

Cotillon simple, et souliers plats.

Notre Laitière ainsi troussée

Comptait déjà dans sa pensée

Tout le prix de son lait, en employait l’argent,

Achetait un cent d’œufs, faisait triple couvée ;

La chose allait à bien par son soin diligent.

Il m’est, disait-elle, facile

D’élever des poulets autour de ma maison :

Le Renard sera bien habile,

S’il ne m’en laisse assez pour avoir un cochon.

Le porc à s’engraisser coûtera peu de son ;

Il était quand je l’eus de grosseur raisonnable ;

J’aurai le revendant de l’argent bel et bon ;

Et qui m’empêchera de mettre en notre étable,

Vu le prix dont il est, une vache et son veau,

Que je verrai sauter au milieu du troupeau ?

Perrette là-dessus saute aussi, transportée.

Le lait tombe ; adieu veau, vache, cochon, couvée ;

La Dame de ces biens, quittant d’un œil marri

Sa fortune ainsi répandue,

Va s’excuser à son mari

En grand danger d’être battue.

Le récit en farce en fut fait ;

On l’appela le Pot au lait.

Quel esprit ne bat la campagne ?

Qui ne fait châteaux en Espagne ?

Picrochole, Pyrrhus, la Laitière, enfin tous,

Autant les sages que les fous ?

Chacun songe en veillant, il n’est rien de plus doux :

Une flatteuse erreur emporte alors nos âmes :

Tout le bien du monde est à nous,

Tous les honneurs, toutes les femmes.

Quand je suis seul, je fais au plus brave un défi ;

Je m’écarte, je vais détrôner le Sophi ;

On m’élit Roi, mon peuple m’aime ;

Les diadèmes vont sur ma tête pleuvant :

Quelque accident fait-il que je rentre en moi-même ;

Je suis gros Jean comme devant.

**Texte 3 : « L’HOMME ET LA COULEUVRE » *Les Fables* (1678)**

**Livre X, 1. Du vers 50 au vers 89**.

Un homme vit une couleuvre :

« Ah ! méchante, dit-il, je m'en vais faire une oeuvre

Agréable à tout l'univers ! »

A ces mots, l'animal pervers

(C'est le serpent que je veux dire,

Et non l'homme : on pourrait aisément s'y tromper),

A ces mots, le serpent, se laissant attraper,

Est pris, mis en un sac ; et ce qui fut le pire,

On résolut sa mort, fût-il coupable ou non.

Afin de le payer toutefois de raison,

L'autre lui fit cette harangue :

« Symbole des ingrats ! être bon aux méchants,

C'est être sot, meurs donc : ta colère et tes dents

Ne me nuiront jamais. » Le serpent, en sa langue,

Reprit du mieux qu'il put : « S'il fallait condamner

Tous les ingrats qui sont au monde,

A qui pourrait-on pardonner ?

Toi-même tu te fais ton procès. Je me fonde

Sur tes propres leçons ; jette les yeux sur toi.

Mes jours sont en tes mains, tranche-les ; ta justice,

C'est ton utilité, ton plaisir, ton caprice :

Selon ces lois, condamne-moi ;

Mais trouve bon qu'avec franchise

En mourant au moins je te dise

Que le symbole des ingrats,

Ce n'est point le serpent, c'est l'homme. » Ces paroles

Firent arrêter l'autre ; il recula d'un pas.

Enfin il repartit : « Tes raisons sont frivoles.

Je pourrais décider, car ce droit m'appartient ;

Mais rapportons-nous-en. - Soit fait, » dit le reptile.

Une vache était là : on l'appelle ; elle vient :

Le cas est proposé. C'était chose facile :

« Fallait-il, pour cela, dit-elle, m'appeler ?

La couleuvre a raison : pourquoi dissimuler ?

Je nourris celui-ci depuis longues années ;

Il n'a sans mes bienfaits passé nulles journées :

Tout n'est que pour lui seul: mon lait et mes enfants

Le font à la maison revenir les mains pleines :

Même j'ai rétabli sa santé, que les ans

Avaient altérée ; et mes peines

Ont pour but son plaisir ainsi que son besoin.

Enfin me voilà vieille, il me laisse en un coin

Sans herbe : s'il voulait encor me laisser paître !

Mais je suis attachée : et si j'eusse eu pour maître

Un serpent, eût-il su jamais pousser si loin

L'ingratitude ? Adieu, j'ai dit ce que je pense. »

L'homme, tout étonné d'une telle sentence,

Dit au serpent : « Faut-il croire ce qu'elle dit ?

C'est une radoteuse ; elle a perdu l'esprit.

Croyons ce boeuf. - Croyons, » dit la rampante.

Ainsi dit, ainsi fait. Le boeuf vient à pas lents.

Quand il eut ruminé tout le cas en sa tête,

Il dit que du labeur des ans

Pour nous seuls il portait les soins les plus pesants,

Parcourant sans cesse ce long cercle de peines

Qui, revenant sur soi, ramenait dans nos plaines

Ce que Céres nous donne, et vend aux animaux ;

Que cette suite de travaux

Pour récompense avait, de tous tant que nous sommes,

Force coups, peu de gré ; puis, quand il était vieux,

On croyait l'honorer chaque fois que les hommes

Achetaient de son sang l'indulgence des dieux.

Ainsi parla le boeuf. L'homme dit : « Faisons taire

Cet ennuyeux déclamateur ;

Il cherche de grands mots et vient ici se faire,

Au lieu d'arbitre, accusateur.

Je le récuse aussi. » L'arbre étant pris pour juge,

Ce fut bien pis encore. Il servait de refuge

Contre le chaud, la pluie, et la fureur des vents ;

Pour nous seuls il ornait les jardins et les champs ;

L'ombrage n'était pas le seul bien qu'il sût faire :

Il courbait sous les fruits. Cependant pour salaire

Un rustre l'abattait : c'était là son loyer,

Quoique, pendant tout l'an libéral il nous donne,

Ou des fleurs au printemps, ou du fruit en automne,

L'ombre l'été, l'hiver les plaisirs du foyer.

Que ne l'émondait-on, sans prendre la cognée ?

De son tempérament, il eût encor vécu.

L'homme, trouvant mauvais que l'on l'eût convaincu,

Voulut à toute force avoir cause gagnée.

« Je suis bien bon, dit-il, d'écouter ces gens-là ! »

Du sac et du serpent aussitôt il donna

Contre les murs, tant qu'il tua la bête.

On en use ainsi chez les grands :

La raison les offense, ils se mettent en tête

Que tout est né pour eux, quadrupèdes et gens

Et serpents.

Si quelqu'un desserre les dents,

C'est un sot. - J'en conviens : mais que faut-il faire ?

- Parler de loin ou bien se taire.

**Texte 4 : Parcours « imagination et pensée au XVIIe siècle »**

**Blaise Pascal, Pensées, Vanité**

De « C’est cette partie dominante » à « l’une les couvrant de gloire, l’autre de honte ».

Imagination.

C’est cette partie dominante dans l’homme, cette maîtresse d’erreur et de fausseté, et d’autant plus fourbe qu’elle ne l’est pas toujours, car elle serait règle infaillible de vérité si elle l’était infaillible du mensonge. Mais étant le plus souvent fausse, elle ne donne aucune marque de sa qualité, marquant du même caractère le vrai et le faux. Je ne parle pas des fous, je parle des plus sages et c’est parmi eux que l’imagination a le grand droit de persuader les hommes. La raison a beau crier, elle ne peut mettre le prix aux choses.

Cette superbe puissance ennemie de la raison, qui se plaît à la contrôler et à la dominer, pour montrer combien elle peut en toutes choses, a établi dans l’homme une seconde nature. Elle a ses heureux, ses malheureux, ses sains, ses malades, ses riches, ses pauvres. Elle fait croire, douter, nier la raison. Elle suspend les sens, elle les fait sentir. Elle a ses fous et ses sages, et rien ne nous dépite davantage que de voir qu’elle remplit ses hôtes d’une satisfaction bien autrement pleine et entière que la raison. Les habiles par imagination se plaisent tout autrement à eux‑mêmes que les prudents ne se peuvent raisonnablement plaire. Ils regardent les gens avec empire, ils disputent avec hardiesse et confiance, les autres avec crainte et défiance. Et cette gaieté de visage leur donne souvent l’avantage dans l’opinion des écoutants, tant les sages imaginaires ont de faveur auprès des juges de même nature.

Elle ne peut rendre sages les fous, mais elle les rend heureux, à l’envi de la raison, qui ne peut rendre ses amis que misérables, l’une les couvrant de gloire, l’autre de honte.

Le roman et le récit du Moyen Âge au XXIe siècle

***La Princesse de Clèves*, Mme de La Fayette, 1678**

**Texte 5 : L’APPARITION DE MADEMOISELLE DE CHARTRES A LA COUR**

De « Il parut alors une beauté à la cour » à «Et il en fut surpris avec raison».

« Il parut alors une beauté à la cour, qui attira les yeux de tout le monde, et l’on doit croire que c’était une beauté parfaite, puisqu’elle donna de l’admiration dans un lieu où l’on était si accoutumé à voir de belles personnes. Elle était de la même maison que le vidame de Chartres, et une des plus grandes héritières de France. Son père était mort jeune, et l’avait laissée sous la conduite de madame de Chartres, sa femme, dont le bien, la vertu et le mérite étaient extraordinaires. Après avoir perdu son mari, elle avait passé plusieurs années sans revenir à la cour. Pendant cette absence, elle avait donné ses soins à l’éducation de sa fille ; mais elle ne travailla pas seulement à cultiver son esprit et sa beauté, elle songea aussi à lui donner de la vertu et à la lui rendre aimable. La plupart des mères s’imaginent qu’il suffit de ne parler jamais de galanterie devant les jeunes personnes pour les en éloigner : Madame de Chartres avait une opinion opposée ; elle faisait souvent à sa fille des peintures de l’amour ; elle lui montrait ce qu’il a d’agréable, pour la persuader plus aisément sur ce qu’elle lui en apprenait de dangereux; elle lui contait le peu de sincérité des hommes, leurs tromperies et leur infidélité ; les malheurs domestiques où plongent les engagements ; et elle lui faisait voir, d’un autre côté, quelle tranquillité suivait la vie d’une honnête femme, et combien la vertu donnait d’éclat et d’élévation à une personne qui avait de la beauté et de la naissance ; mais elle lui faisait voir aussi combien il était difficile de conserver cette vertu, que par une extrême défiance de soi-même, et par un grand soin de s’attacher à ce qui seul peut faire le bonheur d’une femme, qui est d’aimer son mari et d’en être aimée.

Cette héritière était alors un des grands partis qu’il y eût en France ; et, quoiqu’elle fût dans une extrême jeunesse, l’on avait déjà proposé plusieurs mariages. Madame de Chartres, qui était extrêmement glorieuse, ne trouvait presque rien digne de sa fille. La voyant dans sa seizième année, elle voulut la mener à la cour. Lorsqu’elle arriva, le vidame alla au-devant d’elle; il fut surpris de la grande beauté de mademoiselle de Chartres, et il en fut surpris avec raison. »

**Texte 6 : LA RENCONTRE AU BAL**

**De « Elle passa tout le jour des fiançailles » à « Je ne devine pas si bien que vous ne pensez. »**

« Elle passa tout le jour des fiançailles chez elle à se parer, pour se trouver le soir au bal et au festin royal qui se faisait au Louvre. Lorsqu'elle arriva, l'on admira sa beauté et sa parure; le bal commença et, comme elle dansait avec M. de Guise, il se fit un assez grand bruit vers la porte de la salle, comme de quelqu'un qui entrait et à qui on faisait place. Mme de Clèves acheva de danser et, pendant qu'elle cherchait des yeux quelqu'un qu'elle avait dessein de prendre, le roi lui cria de prendre celui qui arrivait. Elle se tourna et vit un homme qu'elle crut d'abord ne pouvoir être que M. de Nemours, qui passait par-dessus quelques sièges pour arriver où l'on dansait. Ce prince était fait d'une sorte qu'il était difficile de n'être pas surprise de le voir quand on ne l'avait jamais vu, surtout ce soir-là, où le soin qu'il avait pris de se parer augmentait encore l'air brillant qui était dans sa personne ; mais il était difficile aussi de voir Mme de Clèves pour la première fois sans avoir un grand étonnement.

M. de Nemours fut tellement surpris de sa beauté que, lorsqu'il fut proche d'elle, et qu'elle lui fit la révérence, il ne put s'empêcher de donner des marques de son admiration. Quand ils commencèrent à danser, il s'éleva dans la salle un murmure de louanges. Le roi et les reines se souvinrent qu'ils ne s'étaient jamais vus, et trouvèrent quelque chose de singulier de les voir danser ensemble sans se connaître. Ils les appelèrent quand ils eurent fini sans leur donner le loisir de parler à personne et leur demandèrent s'ils n'avaient pas bien envie de savoir qui ils étaient, et s'ils ne s'en doutaient point.

- Pour moi, madame, dit M. de Nemours, je n'ai pas d’incertitude ; mais comme Mme de Clèves n'a pas les mêmes raisons pour deviner qui je suis que celles que j'ai pour la reconnaître, je voudrais bien que Votre Majesté eût la bonté de lui apprendre mon nom.

- Je crois, dit Mme la dauphine, qu'elle le sait aussi bien que vous savez le sien.

- Je vous assure, madame, reprit Mme de Clèves, qui paraissait un peu embarrassée, que je ne devine pas si bien que vous pensez. »

**Texte 7** : **LA DERNIERE ENTREVUE –**

**De « Je crois devoir » à « ne vous pas rebuter ».**

« Je crois devoir à votre attachement la faible récompense de ne vous cacher aucun de mes sentiments, et de vous les laisser voir tels qu'ils sont. Ce sera apparemment la seule fois de ma vie que je me donnerai la liberté de vous les faire paraître ; néanmoins je ne saurais vous avouer, sans honte, que la certitude de n'être plus aimée de vous, comme je le suis, me paraît un si horrible malheur, que, quand je n'aurais point des raisons de devoir insurmontables, je doute si je pourrais me résoudre à m'exposer à ce malheur. Je sais que vous êtes libre, que je le suis, et que les choses sont d'une sorte que le public n'aurait peut-être pas sujet de vous blâmer, ni moi non plus, quand nous nous engagerions ensemble pour jamais. Mais les hommes conservent-ils de la passion dans ces engagements éternels ? Dois-je espérer un miracle en ma faveur et puis-je me mettre en état de voir certainement finir cette passion dont je ferais toute ma félicité ? Monsieur de Clèves était peut-être l'unique homme du monde capable de conserver de l'amour dans le mariage. Ma destinée n’a pas voulu que j'aie pu profiter de ce bonheur ; peut-être aussi que sa passion n'avait subsisté que parce qu'il n'en aurait pas trouvé en moi. Mais je n'aurais pas le même moyen de conserver la vôtre : je crois même que les obstacles ont fait votre constance. Vous en avez assez trouvé pour vous animer à vaincre ; et mes actions involontaires, ou les choses que le hasard vous a apprises, vous ont donné assez d'espérance pour ne vous pas rebuter. »

**Texte 8 :** **Parcours, individu, morale et société.**

**Marguerite Duras, L’Amant, 1984**

*Dans ce roman inspiré de sa vie, Marguerite Duras (1914-1993) évoque la liaison qu’elle a eue à l’âge d’environ quinze ans avec un riche chinois. Elle habitait alors au Vietnam, à l’époque colonie sous domination française. La rencontre a lieu sur le bac qui traverse le Mékong, alors que la jeune fille retourne de Sadec, où habite sa mère et ses frères au lycée de Saïgon où elle est interne1.*

L’homme élégant est descendu de la limousine, il fume une cigarette anglaise. Il regarde la jeune fille au feutre d’homme et aux chaussures d’or. Il vient vers elle lentement. C’est visible, il est intimidé. Il ne sourit pas tout d’abord. Tout d’abord il lui offre une cigarette.

 Sa main tremble. Il y a cette différence de race, il n’est pas blanc, il doit la surmonter, c’est pourquoi il tremble. Elle lui dit qu’elle ne fume pas, non merci. Elle ne dit rien d’autre, elle ne lui dit pas laissez-moi tranquille. Alors il a moins peur. Alors il lui dit qu’il croit rêver. Elle ne répond pas. Ce n’est pas la peine qu’elle réponde, que répondrait-elle. Elle attend. Alors il le lui demande : mais d’où venez- vous ? Elle lui dit qu’elle est la fille de l’institutrice de l’école de filles de Sadec. Il réfléchit et puis il dit qu’il a entendu parler de cette dame, sa mère, de son manque de chance avec cette concession2 qu’elle aurait achetée au Cambodge, c’est bien ça n’est-ce pas ? Oui c’est ça.

 Il répète que c’est tout à fait extraordinaire de la voir sur ce bac. Si tôt le matin, une jeune fille belle comme elle l’est, vous ne vous rendez pas compte, c’est très inattendu, une jeune fille blanche dans un car indigène.

 Il lui dit que le chapeau lui va bien, très bien même, que c’est… original… un chapeau d’homme, pourquoi pas ? elle est si jolie, elle peut tout se permettre.

 Elle le regarde. Elle lui demande qui il est. Il dit qu’il revient de Paris où il a fait des études, qu’il habite Sadec lui aussi, justement sur le fleuve, la grande maison avec les grandes terrasses aux balustrades de céramique bleue. Elle lui demande ce qu’il est. Il dit qu’il est chinois, que sa famille vient de la Chine du Nord, de Fou-Chouen. Voulez- vous me permettre de vous ramener chez vous à Saigon ? Elle est d’accord. Il dit au chauffeur de prendre les bagages de la jeune fille dans le car et de les mettre dans l’auto noire.

1 La scène se passe donc dans les années 30 pendant la colonisation française du Vietnam. Sadec est une ville du sud, dans le delta de Mékong. Saïgon est l’ancien nom d’Ho-Chi-Minh-ville.

 2 Concession : propriété vendue par l’état en vue d’une exploitation agricole, dans le cas présent. La mère de la jeune fille s’est ruinée pour acheter cette propriété. Or elle est chaque année envahie par la mer et se révèle totalement impossible à cultiver.

Le théâtre du XVIIe siècle au XXIe siècle

**Jean Luc Lagarce, *Juste La Fin du Monde*, 1990,**

**Texte 9 : « Prologue »**

LOUIS. – Plus tard‚ l’année d’après

– j’allais mourir à mon tour –

j’ai près de trente-quatre ans maintenant et c’est à cet âge que je mourrai‚

l’année d’après‚

de nombreux mois déjà que j’attendais à ne rien faire‚ à tricher‚ à ne plus savoir‚

de nombreux mois que j’attendais d’en avoir fini‚

l’année d’après‚

comme on ose bouger parfois‚

à peine‚

devant un danger extrême‚ imperceptiblement‚ sans vouloir faire de bruit ou commettre un geste trop violent qui réveillerait l’ennemi et vous détruirait aussitôt‚

l’année d’après‚

malgré tout‚

la peur‚

prenant ce risque et sans espoir jamais de survivre‚

malgré tout‚

l’année d’après‚

je décidai de retourner les voir‚ revenir sur mes pas‚ aller sur mes traces et faire le voyage‚

pour annoncer‚ lentement‚ avec soin‚ avec soin et précision

– ce que je crois –

lentement‚ calmement‚ d’une manière posée

– et n’ai-je pas toujours été pour les autres et eux‚ tout précisément‚ n’ai-je pas toujours été un homme posé ?‚

pour annoncer‚

dire‚

seulement dire‚

ma mort prochaine et irrémédiable‚

l’annoncer moi-même‚ en être l’unique messager‚

et paraître

– peut-être ce que j’ai toujours voulu‚ voulu et décidé‚ en toutes circonstances et depuis le plus loin que j’ose me souvenir –

et paraître pouvoir là encore décider‚

me donner et donner aux autres‚ et à eux‚ tout précisément‚ toi‚ vous‚ elle‚ ceux-là encore que je ne connais pas (trop tard et tant pis)‚

me donner et donner aux autres une dernière fois l’illusion d’être responsable de moi-même et d’être‚ jusqu’à cette extrémité‚ mon propre maître.

**Texte 10**:

**Jean Luc Lagarce, *Juste La Fin du Monde*, 1990, Partie I Scène 3**

**De « J’habite toujours ici avec elle » à « tu dois pouvoir comprendre cela »**

SUZANNE. – (…) J'habite toujours ici avec elle.

Antoine et Catherine, avec les enfants

- je suis la marraine de Louis -

ont une petite maison, pavillon, j'allais rectifier,

je ne sais pas pourquoi tu dois aimer (ce que je pense)

tu dois aimer ces légères nuances, petite maison, bon,

comme bien d'autres, à quelques kilomètres de nous, par là, vers la piscine découverte omnisports,

tu prends le bus 9 et ensuite le 62 et ensuite tu dois marcher encore un peu.

C'est bien, cela ne me plaît pas, je n'y vais jamais mais c'est bien.

Je ne sais pas pourquoi,

je parle,

et cela me donne presque envie de pleurer,

tout ça,

que Antoine habite près de la piscine.

Non, ce n'est pas bien,

c'est un quartier plutôt laid, ils reconstruisent mais cela ne peut pas s'arranger,

je n'aime pas du tout l'endroit où il habite, c'est loin,

je n'aime pas,

ils viennent toujours ici et nous n'allons jamais là-bas.

Ces cartes postales , tu pouvais mieux les choisir, je ne sais pas, je les aurais collées au mur, j'aurais pu les montrer aux autres filles!

Bon. Ce n'est rien.

J’habite toujours ici avec elle. Je voudrais partir mais ce n’est guère possible,

je ne sais comment l’expliquer,

comment le dire,

alors je ne le dis pas.

Antoine pense que j’ai le temps,

Il dit toujours des choses comme ça, tu verras (tu t’es peut-être déjà rendu compte),

il dit que je ne suis pas mal,

et en effet, si on y réfléchit

- et en effet, j’y réfléchis, je ris, voilà, je me fais rire – en effet, je n’y suis pas mal, ce n’est pas ça que je dis.

Je ne pars pas, je reste,

je vis où j’ai toujours vécu, mais je ne suis pas mal.

Peut-être

(Est-ce qu’on peut deviner ces choses-là ?)

Peut-être que ma vie sera toujours ainsi, on doit se résigner, bon,

il y a des gens et il sont le plus grand nombre,

il y a des gens qui passent toute leur existence là où ils sont nés,

et où sont nés avant eux leurs parents,

ils ne sont pas malheureux,

on doit se contenter,

ou du moins ils ne sont pas malheureux à cause de ça, on ne peut pas le dire,

et c’est peut-être mon sort, ce mot-là, ma destinée, cette vie.

Je vis au second étage, j'ai ma chambre, je l'ai gardée,

et aussi la chambre d'Antoine

et la tienne encore si je veux,

mais celle-là, nous n'en faisons rien,

c'est comme un débarras, ce n'est pas méchanceté, on y met les vieilleries qui ne servent plus mais qu'on n'ose pas jeter,

et d'une certaine manière,

c'est beaucoup mieux,

ce qu'ils disent tous lorsqu'ils se mettent contre moi,

beaucoup mieux que ce que je pourrais trouver avec l'argent que je gagne si je partais.

C'est comme une sorte d'appartement

C'est comme une sorte d'appartement, mais, et ensuite j'arrête.

mais ce n'est pas ma maison, c'est la maison de mes parents,

ce n'est pas pareil,

tu dois pouvoir comprendre cela.

(…)

**Texte 11 :**

**Jean Luc Lagarce, *Juste La Fin du Monde*, 1990, Partie II Scène 3**

**De « Et lorsque tu es parti, lorsque tu nous as quittés » à « le ressentiment contre moi-même»**

ANTOINE. – (…) Et lorsque tu es parti, lorsque tu nous as quittés, lorsque tu nous abandonnas, je ne sais plus quel mot définitif tu nous jetas à la tête,

je dus encore être le responsable,

être silencieux et admettre la fatalité, et te plaindre aussi,

m’inquiéter de toi à distance

et ne plus jamais oser dire un mot contre toi, ne plus jamais même oser penser un mot contre toi,

rester là, comme un benêt, à t’attendre.

Moi, je suis la personne la plus heureuse de la terre,

et il ne m’arrive jamais rien,

et m’arrive-t-il quelque chose que je ne peux me plaindre,

puisque, « à l’ordinaire »,

il ne m’arrive jamais rien.

Ce n’est pas pour une seule fois,

une seule petite fois,

que je peux lâchement en profiter.

Et les petites fois, elles furent nombreuses, ces petites fois où j’aurais pu me coucher par terre et ne plus jamais bouger,

où j’aurais voulu rester dans le noir sans plus jamais répondre,

ces petites fois, je les ai accumulées et j’en ai des centaines dans la tête,

et toujours ce n’était rien, au bout du compte,

qu’est-ce que c’était ?

je ne pouvais pas en faire état,

je ne saurais pas les dire

et je ne peux rien réclamer,

c’est comme si il ne m’était rien arrivé, jamais.

Et c’est vrai, il ne m’est jamais rien arrivé et je ne peux prétendre.

Tu es là, devant moi,

je savais que tu serais ainsi, à m'accuser sans mot,

à te mettre debout devant moi pour m'accuser sans mot,

et je te plains, et j'ai de la pitié pour toi, c'est un vieux mot, mais j'ai de la pitié pour toi,

et de la peur aussi, et de l'inquiétude,

et malgré toute cette colère, j'espère qu'il ne t'arrive rien de mal,

et je me reproche déjà

(tu n'es pas encore parti)

du mal aujourd'hui que je te fais.

Tu es là,

tu m'accables, on ne peut plus dire ça,

tu m'accables,

tu nous accables,

je te vois, j'ai encore plus peur pour toi que lorsque j'étais enfant,

et je me dis que je ne peux rien reprocher à ma propre existence,

qu'elle est paisible et douce

et que je suis un mauvais imbécile qui se reproche déjà d'avoir failli se lamenter,

alors que toi,

silencieux, ô tellement silencieux,

bon, plein de bonté,

tu attends, replié dans ton infinie douleur intérieure dont je ne saurais pas même imaginer le début du début.

Je ne suis rien,

je n'ai pas le droit,

et lorsque tu nous quitteras encore, que tu me laisseras,

je serai moins encore

juste là à me reprocher les phrases que j'ai dites,

à chercher à les retrouver avec exactitude,

moins encore,

avec juste le ressentiment,

le ressentiment contre moi-même.

La poésie du XIXème siècle au XXIème siècle

***Les Fleurs du Mal*, Charles Baudelaire, 1861**

**Texte 12** :

**Spleen LXXVIII**, « Quand le ciel bas et lourd »

« Spleen et Idéal ».

Quand le ciel bas et lourd pèse comme un couvercle

Sur l'esprit gémissant en proie aux longs ennuis,

Et que de l'horizon embrassant tout le cercle

Il nous verse un jour noir plus triste que les nuits ;

Quand la terre est changée en un cachot humide,

Où l'Espérance, comme une chauve-souris,

S'en va battant les murs de son aile timide

Et se cognant la tête à des plafonds pourris ;

Quand la pluie étalant ses immenses traînées

D'une vaste prison imite les barreaux,

Et qu'un peuple muet d'infâmes araignées

Vient tendre ses filets au fond de nos cerveaux,

Des cloches tout à coup sautent avec furie

Et lancent vers le ciel un affreux hurlement,

Ainsi que des esprits errants et sans patrie

Qui se mettent à geindre opiniâtrement.

- Et de longs corbillards, sans tambours ni musique,

Défilent lentement dans mon âme ; l'Espoir,

Vaincu, pleure, et l'Angoisse atroce, despotique,

Sur mon crâne incliné plante son drapeau noir.

**Texte 13** :

**A une passante**, XCIII

« Tableaux parisiens ».

La rue assourdissante autour de moi hurlait.

Longue, mince, en grand deuil, douleur majestueuse,

Une femme passa, d’une main fastueuse

Soulevant, balançant le feston et l’ourlet;

Agile et noble, avec sa jambe de statue.

Moi, je buvais, crispé comme un extravagant,

Dans son oeil, ciel livide où germe l’ouragan,

La douceur qui fascine et le plaisir qui tue.

Un éclair… puis la nuit! – Fugitive beauté

Dont le regard m’a fait soudainement renaître,

Ne te verrai-je plus que dans l’éternité?

Ailleurs, bien loin d’ici! trop tard! jamais peut-être!

Car j’ignore où tu fuis, tu ne sais où je vais,

O toi que j’eusse aimée, ô toi qui le savais!